

# Le phénomène lacanien<sup>1</sup>

---

*Jacques Lacan*

C'est évidemment une faiblesse que d'avoir accepté ce titre.

## Initiation

Lors de la séance de réception de mon ami Claude Lévi-Strauss à l'Académie française, il m'avait semblé que celui-ci élevait l'Académie française jusqu'à l'initiation, c'est-à-dire réduisait l'initiation à rien. Naturellement, cela me tracassait. Je lui ai posé peu après toutes les questions qu'il fallait, grâce à qui je me suis aperçu que, effectivement, il réduisait l'initiation à ce que comporte l'accession à l'Académie française, ce qui m'a encore plus affecté – non pas du tout que je tiens à l'initiation.

Non seulement je n'y tiens pas, mais je pense, pour tout dire, que l'initiation est un truc assez moche.

## Nature

On parlait tout à l'heure à déjeuner, avec Poirier et quelques personnes qu'il avait bien voulu réunir à mon usage, de la nature. Il est évident que l'initiation participe d'une croyance à la nature.

Je tâcherai de vous faire sentir, pendant cette chose comme ça qui s'appelle une conférence, à quel point je n'y crois pas, à la nature. Ceci est d'ailleurs frappant – dans une culture, dans ce qu'on appelle ainsi au nom de la nature – la nature qui serait –, il y a différentes conceptions de la nature.

---

1. Cette conférence a été prononcée au Centre universitaire méditerranéen (CUM) de Nice le 30 novembre 1974. Lacan y fait allusion le 10 décembre 1974 dans son séminaire *RSI*, mais elle n'avait jusqu'à présent été publiée que dans le numéro 1 des *Cahiers cliniques de Nice*, du mois de juin 1998. J.-A. Miller en avait établi le texte à partir de la retranscription d'Élisabeth Geblesco d'un enregistrement de François Péliissier. Nous le remercions de ne pas s'être opposé à cette nouvelle publication.

Je ne crois pas beaucoup à l'initiation, tout en le regrettant un peu, comme tout le monde, enfin comme tous les débiles. Ce que je me sentirais dans la nature... Malheureusement, vu que je suis analyste, il m'est totalement impossible d'y croire.

## Déchet

L'analyste – au moins ai-je essayé de faire qu'il y ait des analystes de cet acabit – est quelqu'un qui réalise – le pire est qu'il faut qu'il le réalise lui-même – que ce dont il s'agit dans l'effet de toute culture, au fond du fond du tourbillon, je veux dire ce qui fait cause – eh bien, c'est un déchet.

Tout le monde ne s'en aperçoit pas, mais seul a le droit de s'autoriser d'être vraiment un analyste celui qui s'en est aperçu. Être un déchet est ce à quoi aspire sans le savoir quiconque est un être parlant – je n'emploie ce terme que parce que je ne sais pas à qui je m'adresse, vous êtes trop nombreux.

Quiconque est un être parlant est pris dans ce tourbillon qui est la vraie course de son désir – désir dont vous avez sans doute appris à l'occasion que c'est l'essence de l'homme. Un certain Spinoza s'en est aperçu, bien avant que la psychanalyse existât. Dieu merci, il jette un voile sur ce qu'il en est de l'authentique cause du désir.

## Défi

Bien. Nous voilà entrés dans le phénomène lacanien.

C'est un titre que j'ai accepté. Poirier me téléphonait, je n'avais pas pensé à un titre parce que j'avais d'autres chats à fouetter, il m'a passé celui-là, je l'ai accepté. Je ne vois pas pourquoi je n'accepterais pas quelque chose comme un défi.

C'est ainsi que j'ai accepté de répondre à une certaine *Télévision*. J'ai l'air de jeter des vérités hors cycle à la tête alors que tout le monde pense que l'être parlant est un déchet, et la preuve, c'est qu'au nom de ceci qu'on m'interrogeait pour la télévision, on m'a posé les questions les plus stupides, auxquelles j'ai tâché de répondre de la même façon, comme on répond à un défi.

## Effets

Je ne vais tout de même pas faire du présent défi un piège, et vous expliquer que je n'ai rien à faire avec un phénomène quelconque, parce que cela m'engagerait déjà dans les divers sens du mot *phénomène*. Il est néanmoins évident que ce n'est pas du phénomène Lacan qu'il s'agit.

Si j'ai accepté ce défi, c'est parce que j'admets qu'il y a des effets lacaniens.

De quel ordre sont-ils ? Évidemment, de celui que je veux.

## **Noumène**

Cela n'a rien à faire avec le phénomène au sens, disons, le plus sérieux qui est donné à ce terme. Comme il y a ici, je le suppose, quelques personnes pour s'en douter, c'est celui qui l'oppose au noumène. Ce sont des histoires de philosophie, de ces choses qui traînent dans l'enseignement.

On m'a prévenu que j'entendrais parler je ne sais pas qui, ce qui me met à l'aise – je donne ma parole que je ne soupçonne pas qui c'est –, quelqu'un qui fait office de Sybille du CUM. Eh bien, le noumène, tel qu'on l'a entendu dans des âges très anciens – en quoi la Sybille de Cumès n'est pas plus mal placée qu'ailleurs –, est quelque chose où s'ébauche une sorte de pressentiment de ce que j'appelle quant à moi, plus simplement, le réel.

C'est d'ailleurs ainsi que cela se présente. On dit que le phénomène est ce en quoi les choses, comme on s'exprime, nous apparaissent. Elles ne nous apparaissent qu'à travers la faiblesse de nos sens, et nous ne soupçonnons pas ce qu'il peut en être de leur réel. C'est une vue modeste, mais dont il s'agit justement de rendre compte.

## **Gadgets**

Il se trouve, en effet, qu'en dépit de cette soi-disant impossibilité d'accéder au réel des choses, nous avons eu, par quel incroyable frayage, accès à quelque chose qui, de ce réel, nous donne quoi ? En fin de compte, quelques gadgets.

Ils ont ceci de particulier de porter la marque de l'être qui les a fabriqués – il n'est rien qui aille plus vite au déchet que lesdits gadgets. Ces gadgets – la télévision, l'automobile, les appareils – chacun sait où ça va. Ça finit dans une décharge où on les démantibule. C'est tout à fait comparable au sort d'un être humain.

## **Appareil**

Ce qui vous les fait attribuer au réel, est évidemment bien autre chose que ça. C'est que nous ne les construisons pas sans cet énorme appareil scientifique qui, lui, n'a rien à faire avec lesdits gadgets et leur sort.

L'appareil scientifique est quelque chose qu'il conviendrait d'expliquer – pourquoi nous trouvons-nous, par exemple, dans cette situation de substituer au noumène la théorie des quanta ?

L'indétermination entre l'onde et le corpuscule se trouve, à un certain niveau, répondre aussi bien des phénomènes. De sorte que la question du noumène ne s'en trouve pas simplifiée.

La question du noumène laisse tout à fait en porte-à-faux ce dont il s'agit quant au phénomène.

## Science

Ce que je voudrais, c'est faire que le discours analytique se tienne assez pour l'enseigner de façon aussi rigoureuse que la science. Ce qui, pourtant, me rend ce dessein difficile à réaliser, c'est que, quoi qu'elle en pense, la science ne s'est pas encore donné son propre statut.

Bien sûr, me dira-t-on, c'est l'expérience qui fait son statut. Il est pourtant bizarre et regrettable que l'expérience ne mène strictement à rien quand l'appareil mathématique ne la soutient pas. C'est très précisément de cet appareil que, de façon datable, la prétendue fécondité de l'expérience s'est opérée dans la science.

Quand la science en question, qu'elle soit physicienne ou biologiste, se targue de trouver sa règle dans l'expérience, elle omet complètement qu'il n'y a rien d'expérience sensée que depuis Galilée, pour l'appeler par son nom. Il a fallu frayer les choses d'une façon telle qu'on renonce à se servir de ses intuitions, c'est-à-dire de quelque chose de sorti de l'imaginaire, et qu'on se passe de ce qui va très bien avec ces intuitions – il s'agirait encore de savoir pourquoi –, à savoir les grands mots, les mots qui font sens.

Il n'y a pas à dire, moi aussi – même en voulant frayer ce qu'est l'analyse –, je suis forcé d'emprunter de ces grands mots, des mots qui font sens. Qu'est-ce que c'est, l'imaginaire, le symbolique, le réel, si ce n'est quelque chose qui fait sens ?

Comme vous le voyez, l'exercice de mettre au pas un certain nombre de gens ensemble sans retomber dans l'ornière philosophique, n'est pas une petite affaire.

## Freud

La science elle-même n'ayant absolument pas éclairé ses principes, à savoir sur quel pied elle danse, je n'ai strictement d'autre point d'appui que la pratique analytique.

À ceci près que – et je m’en félicite – ce n’est pas moi qui l’ai inventée. C’est un nommé Freud qui a fait le travail de l’introduire.

Nous n’allons pas nous mettre à réfléchir sur le fait qu’il croyait avoir là-dessus l’appui de vérités scientifiques établies. Dieu sait à quel point il se gargarise de notions dites énergétiques. C’est incontestablement ce sans quoi les physiciens ne pourraient aborder quoi que ce soit. Mais jusqu’à nouvel ordre, pour implanter une énergétique au niveau de la pratique analytique, il faut vraiment tirer les choses par les cheveux.

C’est avec une sorte de naïveté que Freud s’emploie à réfléchir sur la fonction de la tension. Que peut-on dire de plus vague que de considérer un corps – j’entends ce que vous êtes là, en face de moi, présents avec votre corps – comme quelque chose de plus ou moins chatouillé ?

Dans la pratique analytique, ce dont il s’agit, ce n’est pas simplement de chatouiller. On s’aperçoit qu’il y a des mots qui portent, et d’autres pas. C’est ce qu’on appelle l’interprétation.

## Mots

C’est par là que j’ai commencé à introduire la sorte de cogitation à laquelle j’invitais mes copraticiens. Je leur ai demandé de réfléchir, partout, puisque c’est leur règle, sur le sujet de savoir comment il pouvait bien se faire qu’ils opèrent – je ne dis pas *guérissent*, on ne guérit pas tout le monde – avec les mots. Il y a des opérations qui sont effectives et qui ne se passent qu’avec des mots.

Quand j’ai introduit cela, il y a vingt et un ans, cela a fait du tirage, un tout petit peu de tirage. N’allez pas vous imaginer qu’il y en a eu un très grand. Les psychanalystes sont comme tout le monde, comme vous, ils sont sourds à ce qui ne leur plaît pas. Même parmi mes élèves les plus proches, ils étaient sourdingues à la remarque que je leur faisais, qu’il valait peut-être la peine de remettre en cause quelque chose de l’acquis pour introduire la question de comment cela peut-il bien opérer.

Les mots, le langage comme on dit, on en fait la fonction la plus étrange quand on croit que c’est un moyen de communication. Communication de quoi, grand Dieu ? De la vérité ? Il est tout de même très curieux que tout le monde ne s’aperçoive pas que le mot serve également à la vérité et au mensonge. Et qu’il y a même toutes les chances qu’il serve au mensonge plus souvent qu’à la vérité, vieille affaire, mise depuis longtemps en évidence avec le fameux dit paradoxe, qui n’a rien de paradoxal, du menteur.

L’important n’est pas tellement que le langage dise ou ne dise pas la vérité, c’est qu’il aide – tout court.

Il y a des dires qui opèrent, il y a des dires sans effets.

Quelqu'un, là-bas, lève des bras désespérés. J'aimerais bien que, quand j'aurai fini, ce que j'espère faire vite, il pose la question que lui inspire cette remarque sur le dire.

## Dire

Pour que le dire prenne, nous invitons, nous autres analystes, la personne qui se confie à notre dire, à parler, et, justement, à parler sans le moindre souci de la vérité ou du mensonge, à parler de ce qui lui passe par la tête. Dieu sait que, pour mentir, un analysant ne s'en prive pas.

Il est tout de même curieux que, broché sur cette parole dont nous prions ledit sujet de faire un parler tout venant, un dire puisse avoir un effet –, et que cet effet porte bien au-delà du bavardage auquel, pour le dire, nous invitons le sujet qui se confie à nos soins.

Les effets de ce dire vont tout à fait ailleurs que de corriger le bavardage en question, qui est suggéré, voire imposé, par la règle analytique. Ils vont à modifier [...]. Comment cela peut-il se faire qu'un dire ait ces effets ?

Mais la nature ?

Quand je parle de la nature, je ne parle pas de ce déchet dont j'ai parlé tout à l'heure – ça, c'est ce que présente l'analyste. Il faut qu'il soit bien assuré dans sa position de déchet pour pouvoir inviter, inciter, l'analysant, comme je l'appelle puisque c'est lui qui fait le travail, à ne pas se croire plus que, lui, il ne se croit, l'analyste. Il se met à la disposition de l'analysant au titre de dernier des derniers, puisqu'il va falloir qu'il soit à l'heure, trois ou quatre fois par semaine, pour écouter ce qui va jaillir de lui au naturel. Il faut vraiment qu'il y ait un niveau où il ne se croit pas grand-chose.

Seulement, il est tout de même assez curieux que, en fin de compte, ce soit son dire qui porte. Il porte bien plus loin que ce qui est fourni comme matériel – c'est le terme que nous employons – de bavardage.

Il vaut tout de même la peine, pour expliquer ça, d'essayer d'avoir quelque chose qui ressemblerait à un réel.

## Dieu

Il est déjà cinq heures un quart, et je ne vois pas pourquoi je tirerais sur la corde de la patience, d'autant plus que je voudrais bien plutôt vous entendre, vous, puisque j'ai vu tout à l'heure des signes de bras au ciel, d'invocation sans doute au Seigneur.

À ce propos, quelqu'un me demandait récemment si, quant aux effets lacaniens, je pouvais dire ou non si Dieu était mort.

Pour dire les choses comme je les pense, ou plutôt comme je les écris, Dieu ex-siste. Entendez-le comme vous voulez, c'est une interprétation – une interprétation de ce qui ex-siste, c'est-à-dire qui n'est pas dans le coup. Et c'est pour cette raison que je m'interroge sur son rapport avec le sens.

## Sens

Je ne suis pas sûr que le dire qui opère ait toujours un sens. Il y a même des chances, de fortes chances, que ce qu'il y a de plus opérant, c'est un dire qui n'ait pas de sens. C'est une suggestion que je fais. Bien entendu, vous n'êtes pas ici faits pour l'entendre, puisque si vous venez pour entendre parler du phénomène lacanien, c'est bien pour autant que ce phénomène se présente comme ayant un sens.

Seulement, il y a quelque chose dont Freud s'est aperçu, c'est du rapport de l'inconscient avec le mot d'esprit.

Et le mot d'esprit, c'est l'équivoque. Et l'équivoque, c'est le langage.

Le langage est, certes, soumis à quelque chose qui a sa loi. Il suffit de faire un peu de grammaire pour s'en apercevoir. Le langage suppose une ombre de sens. Si je me permettais de donner moi-même l'exemple, je dirais qu'il scie le sens – jouant de l'équivoque entre la scie et l'ombre, la [...].

## Nœud

On pourrait s'apercevoir que cela va un tout petit peu plus loin que ça n'a l'air.

À regarder de près notre géométrie, on s'apercevrait notamment que c'est une géométrie de la scie. Nos surfaces planes, nos volumes, nos arêtes et autres lignes idéales, ne suffisent pas à donner un statut au point. Et pourtant le point, l'élément comme nous disons aussi, c'est avec ça que nous pensons, même en mathématiques. Nous en soutenons la théorie dite des ensembles.

Il pourrait y avoir une autre façon d'engendrer le point, et c'est ce que j'ai essayé de faire en parlant d'un certain nœud, dit borroméen. C'est un drôle de machin, que je ne vous dessinerai pas pour l'instant, parce que vous êtes trop nombreux. Si vous étiez cinq ou six, comme je m'y attendais, je vous aurais dessiné le nœud borroméen, et vous auriez vu tout de suite que c'est ravissant, et que ça démontre le rapport du réel, de l'imaginaire et du symbolique comme il n'est pas permis.

Le point est à trouver au cœur, au centre. C'est aussi bien ce qui le défait, en tant qu'il résulte du vrai coinçage, le plus central, du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

## Amour

Vous avez un corps, d'où procède votre imaginaire. Vous êtes surgi de cette chose fabuleuse, totalement impossible, qui est la lignée génératrice, vous êtes né de deux germes qui n'avaient aucune raison de se conjuguer, si ce n'est cette sorte de loufoquerie qu'on est convenu d'appeler *amour*. *Ils font l'amour* – au nom de quoi, grand Dieu ?

Cela est tellement patent qu'il y a eu tout de même une petite pointe de sens à se manifester franchement, au niveau du symbolique. On s'est aperçu que l'amour, ça ne se soutient que de ceci – *Aime ton prochain* –, personne ne sait qui il est, naturellement – *comme toi-même*. Mais au nom de quoi veux-tu t'aimer toi-même ?

C'est justement là que se rencontre le phénomène absolument fabuleux, qui se réalise de ceci, que l'homme – c'est là-dessus que j'ai tenté de faire mon premier frayage – aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement, son corps, il n'en a strictement aucune idée. Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au-dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde.

## Rapport

Il n'y a qu'une seule chose dont il ne sache littéralement que faire quand par exemple c'est un homme – c'est une femme. Il n'y a rien dont il sache moins que faire, que d'une femme. Interrogez-vous. Qu'y a-t-il de plus embarrassant pour un homme qu'un corps de femme ?

C'est au point que même Platon s'en est aperçu. Il s'en est aperçu dans *Le banquet*, où il raconte, à un niveau mythique – c'est très commode, le mythe, et même indispensable –, qu'ils n'en faisaient qu'un, de corps – et, ce qui est très embêtant, que ça ne s'est jamais revu.

Freud, tombant dans le panneau, nous raconte que l'Éros, c'est la tendance vers l'Un. C'est justement là qu'est toute la question – le réel, lui, il est bel et bien deux. À partir de là, il est tout à fait clair que le réel, comme je l'exprime, c'est justement l'impossible. À savoir, l'impossible de ce qui donnerait un sens à ce rapport dit sexuel.

## Sexualité

Il y a quelque chose que Freud a mis en évidence. Ce n'est pas parce qu'il l'appelle *sexualité* qu'il faut se foutre le doigt dans l'œil, et croire que ce qu'il dit est exactement le contraire de ce qu'il dit effectivement. Ce qu'il



dit effectivement, c'est que le sexuel est partout ailleurs que dans le génital, à savoir, partout ailleurs que ce qui aboutit à la reproduction.

Il s'agit de mettre en relief le rapport de ceci avec le fait que ce même être, qualifié d'être parlant, quelque effort qu'il fasse pour donner sens au rapport sexuel, en est réduit à une formidable prolifération de mots, voire à l'occasion de lettres d'amour, toutes choses qui ne sont strictement fondées sur rien – sur rien d'autre que sur le fantasme, c'est à savoir, ce qui suscite la jouissance.

Il y a un rapport – mais quel est-il ? – entre ce que Freud a mis en évidence concernant la sexualité et le fait qu'il y a des animaux qui parlent, c'est-à-dire qui sont affligés de quelque chose de tout à fait parasitaire, qui ne les laisse certes foutrement pas indifférents.

## Affect

J'entends des analystes m'objecter que dans l'analyse, ce qui compte n'est pas le langage, comme je l'énonce, mais, paraît-il, l'affect. Ils font preuve de prudence pour le dire, puisqu'ils sortent un mot dont ne se sont jamais servis ceux que j'appellerai des médicastres, c'est-à-dire des gens qui ne savent même pas ce qu'ils disent.

L'affect, qu'est-ce que c'est ?

Il y a des affects. Non seulement il y en a, mais j'en ai sorti un certain nombre dont on n'avait jamais entendu parler avant dans la théorie analytique. J'ai mis à sa place la fameuse triade *inhibition, symptôme, angoisse*, qui est un des points les plus vifs, les plus nerveux, de la théorie freudienne, en montrant qu'il ne fallait pas mettre les trois termes sur la même ligne, mais les décaler, grâce à quoi on pouvait voir ce qui se dessinait dans cette classification qui est correcte.

Les prétendus affects ne témoignent, en fait, que de l'affectation de ceux qui en parlent. Qu'est-ce qui fait l'émotion ? Croyez-vous que ce soit que les tripes remuent ? De quoi est-ce qu'elles remuent ? Elles remuent des mots. Il n'y a rien qui affecte, comme on dit, davantage celui que j'ai qualifié d'être parlant.

## Être

Je vais tout de même vous dire le mot dont je me sers pour désigner l'inconscient – je dis *le parlêtre*.

Je me permets ici aussi une petite équivoque – c'est l'être qui parle, mais c'est aussi celui qui parle cette chose fabuleuse qui, strictement, ne tient qu'au langage, à savoir l'être.

Si ce n'était pas le langage qui introduise l'être, tout l'être, cette idée, d'où viendrait-elle ?

Mis à part les philosophes dont c'est le métier de faire de l'ontologie, je me demande quel serait le poids de ce verbe, *être*, dont on se demande ce qu'il peut être pour un être qui ne parle pas. Il ne suffit pas d'avoir des relations très intimes et personnelles avec un dauphin pour être sûr qu'il pense être. S'il n'y avait pas le mot *être*, je ne sais pas si l'homme penserait être. Ce sont des petites remarques, que j'ai faites incidemment, en marge de mes gardes.

## Savoir

Ce que je veux simplement vous dire pour terminer, c'est que ce à quoi nous avons affaire, c'est au symptôme.

Un symptôme est un effet qui se situe dans le champ du réel. Voilà sur quoi il s'agit de s'interroger avec ma petite mécanique, le nœud borroméen du symbolique, de l'imaginaire et du réel – comment se fait-il que l'on puisse, dans un sens, rattacher un symptôme à quelque chose de précis dans l'inconscient, c'est-à-dire à un savoir ?

Ce n'est nullement cette sorte de savoir que, sous des noms divers, au cours des âges, on a imputé au réel. Nous ne savons en rien si le réel sait quoi que ce soit. Justement, la preuve c'est que, quand il s'agit de savoir à situer dans le réel, nous ne pouvons décemment l'imputer qu'à Dieu. Et c'est en ça qu'il ex-siste.

Il ex-siste. C'est un savoir. On est bien forcé de penser qu'il y a un certain savoir quelque part, parce que le réel témoigne d'un certain ordre. À ceci près qu'il est strictement impossible – je pense que personne ici n'en doute – de penser que ce savoir serait le savoir pour le meilleur. N'y aurait-il que le fléau du symptôme, et, d'autre part, celui du langage.

C'est justement la relation des deux que nous mettons en question. Il est manifeste que le savoir imputé à quelque chose dans le réel, qu'on appelle ça Dieu ou autrement, n'a de toute façon rien à faire avec le savoir qui s'articule spécialement de ceci, qu'il y a un être qui parle.

## Racines

C'est là que, toujours, l'inconscient s'enracine. Il ne s'enracine pas seulement parce que cet être a appris à parler quand il était enfant, si sa mère a bien voulu en prendre la peine, mais parce qu'il est surgi déjà de deux parlêtres.

L'inconscient c'est ça. C'est que, déjà, il y avait deux personnes marquées par le parlêtre, marquées par cette distorsion dans la pensée – on ne sait pourquoi, comme figure, comme inquiétude – qui tient à ce qu'il y a du parlêtre. C'est d'être né de deux parlêtres, c'est-à-dire d'être déjà préfiguré, si l'on peut dire, comme trace dans leur désir. C'est déjà qu'il surgit de ce qui fait que chacun a un inconscient.

Il y a un inconscient parce que tels sont ces êtres de parlêtre qu'il ne se pourra pas que son apprentissage de la langue [...] entre les deux quoi, autant que vous voudrez son élan de surcroît [...] l'acquisition de ses mots, ne soit, comme limaille de fer, polarisée par ce qui, déjà dans ses parents, s'oriente du parlêtre. La définition que Freud donne de l'inconscient n'est pas autre chose.

Le symptôme est l'inscription, au niveau du réel, de cette projection d'inconscient, de ce véritable criblage – au sens où l'on dit que des projectiles criblent une surface – ce criblage, dis-je, du parlêtre par le dire de deux conjoints – Dieu sait comment, c'est le cas de le dire –, de deux sujets qui se moquent de cette division profonde qu'il y a entre le corps et la nature du langage.

## Origine

C'est là que se lève la question que je presse les linguistes de considérer comme l'incidence même à laquelle ils doivent, sous une forme quelconque, donner une réponse – pour avoir ces effets, quelle est la source, l'origine, du langage ?

Il paraît impossible de penser purement et simplement que ce soit le corps – que le corps, comme on dit, invente son expression. Le langage est un parasite auquel il est possible de coordonner – ces faits que Freud dénomme du refoulé primordial, de l'*Urverdrängt*. Ce qu'il y a comme trou au centre du langage vaut bien ce qu'il y a comme trou au centre de ce corps, dont nous ne savons que ses proliférations imaginaires. Il doit y avoir un trou aussi au cœur, au centre du réel. C'est ce que permet de se figurer cette configuration torique que j'articule du nœud borroméen.

Mais le sens du langage, quel en est le poids propre ? Quelle en est la portée ? J'ai là-dessus ma petite idée, mais je ne vois pas pourquoi, ladite petite idée, je ne pourrais pas me la garder.

## Réponses

Qui pose une question ? Vous allez faire comme d'habitude, me laisser sec ? Qui pose une question ?

X – *Que pensez-vous de Michel Foucault dans Les mots et les choses, qui a parlé précisément du langage ?*

C'est quelqu'un de très bien, Michel Foucault, voilà ce que j'en pense. La seule chose que je puisse lui reprocher, c'est de n'avoir pas traversé lui-même l'expérience analytique. *Les mots et les choses*, ce serait bien mieux s'il était plus lacanien. Vous voyez que je ne refuse pas de répondre, même aux questions embarrassantes. Qui a encore une question à poser ?

M. Vexliard, directeur de l'unité de psychologie de l'université de Nice – *Y a-t-il un rapport quelconque entre ce que vous dites, vos Écrits, et ce qu'a écrit Freud ?*

Le rapport est tout à fait fondamental, à savoir que je me suis fondé d'un retour à Freud.

Il suffit d'ouvrir *La science des rêves* pour toucher du doigt qu'il n'est pas un seul de ces rêves qui ne soit par Freud interprété selon un mode de déchiffrage qui implique que le rêve soit verbalisé. Si ce n'est pas sur le texte, écrit ou parlé, du rêve que se fonde son interprétation, je souhaite simplement qu'on m'en donne un exemple.

Cela est vrai jusqu'au rêve de la petite Anna Freud, dont on pourrait dire que ce n'est que l'expression d'un besoin. Freud dit lui-même que si elle rêve de la bouillie de fraises, de la crème, de la confiture, c'est pour autant qu'on lui a dit que ces nourritures étaient celles dont elle devait se priver, qui lui étaient inter-dites. Voilà pourquoi elle en rêve. D'autre part, le fait qu'elle rêve en articulant ces mots, montre la présence directe, et, dirais-je, vivante, du langage.

Il n'y a pas non plus un seul des faits transmis au titre du lapsus qui ne soit toujours accompagné de quelque chose qui interprète ce dans quoi la conduite du sujet a achoppé. Si celle-ci a achoppé, c'est qu'il a fallu qu'elle passe par une double traduction, à savoir, traduction en mots aller et retour. C'est dans le retour que le jeu de mots se montre justement tomber à côté. Il est inutile d'insister, puisque c'en est l'essence même. Si le mot d'esprit a un sens, c'est justement d'équivoquer. C'est en cela qu'il nous donne le modèle de la juste interprétation analytique.

Bref, j'ai ramené à la première topique freudienne – c'est cela que j'ai appelé *retour à Freud* – le quelque chose qui est impliqué dans la pratique analytique elle-même. Cela ne veut pas dire que la seconde topique soit fautive à cet égard.

Il arrive certes à Freud d'entifier, si je puis dire – il fait être quelque chose qui serait la chose que je disais tout à l'heure sous le nom de la nature, il accroche toutes sortes de petites banderoles à ce qui se supporte d'un corps, il parle de la pulsion comme de quelque chose qui a à être, et qui est lié à des configurations très précises dans ce corps, et nommément

à quatre orifices qui jouent un rôle patent et notoire. Mais, même quand il entifie, il est clair, surtout si on se réfère à ce qu'il a écrit précédemment de la pulsion, que cette pulsion n'est pas une substance, mais un vecteur. Elle est un signe mathématique de quelque chose qu'il s'agit de justifier. Pour dire les choses plus précisément, elle est ce qui, au niveau des équations dites vectorielles, se spécifie de ce qu'on appelle un scalaire. C'est tout à fait clair.

Même au niveau où Freud, en quelque sorte, substantifie dans ses termes, le ça, qui n'a là de portée et de valeur que de s'opposer à la fonction dite du pré-conscient, pour autant que s'y inscrirait quelque chose du monde extérieur, ce ça, il en souligne le silence. Ne peut-on y voir une trace, le signal, le stigmaté, du fait que, partout ailleurs, ce dont il a fait la dimension de l'inconscient, c'est le langage ? Et non seulement le langage, mais le langage en tant qu'incarné dans *lalangue*.

En fin de compte, nous le voyons à beaucoup de signes, c'est au niveau de *lalangue* que porte l'interprétation.

J'évoquerai simplement ce que Freud apporte dans un cas sur ce qui est considéré comme un stigmaté de perversion. Le *Glanz auf der Nase*, le brillant sur le nez, excite tout particulièrement un fétichiste dont il parle. S'il en trouve l'interprétation, c'est dans *to glance at the nose* qui était la langue que parlait le petit enfant quand il est né. Je veux dire peu après sa naissance, quand il a commencé à être pris, justement, dans la langue de ses parents. Le *to glance*, regarder, est devenu un *Glanz*, un brillant, un éclat. Voilà ce dont Freud rend responsable le fétichisme du sujet en question. Je vous donne cet exemple parmi d'autres.

Je pense que ce que je me permets d'énoncer suit Freud au plus près, même quand, pour se faire comprendre, et attirer une certaine philosophie, une certaine somme de préjugés en quelque sorte ambiante, il a dû faire sa seconde topique sur le modèle de quelque chose qui n'est pas très reluisant, il faut bien le dire.

Cette espèce de sac à pulsions que vous voyez dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, et que Freud nous donne pour constituant l'essentiel du ça, n'est peut-être pas le plus heureux des schémas. Au moins celui de mon nœud borroméen ne me paraît-il pas plus salopard que le sien, et il a l'avantage de rendre compte d'éléments dynamiques, liés à ce que j'ai appelé tout à l'heure le coinçage qui se produit en certains points précis.

Je ne vous le développerai pas ce soir. Je ne peux tout dire en une heure. Ce serait curieux alors que je parle depuis vingt et un ans.





L e c t u r e s

